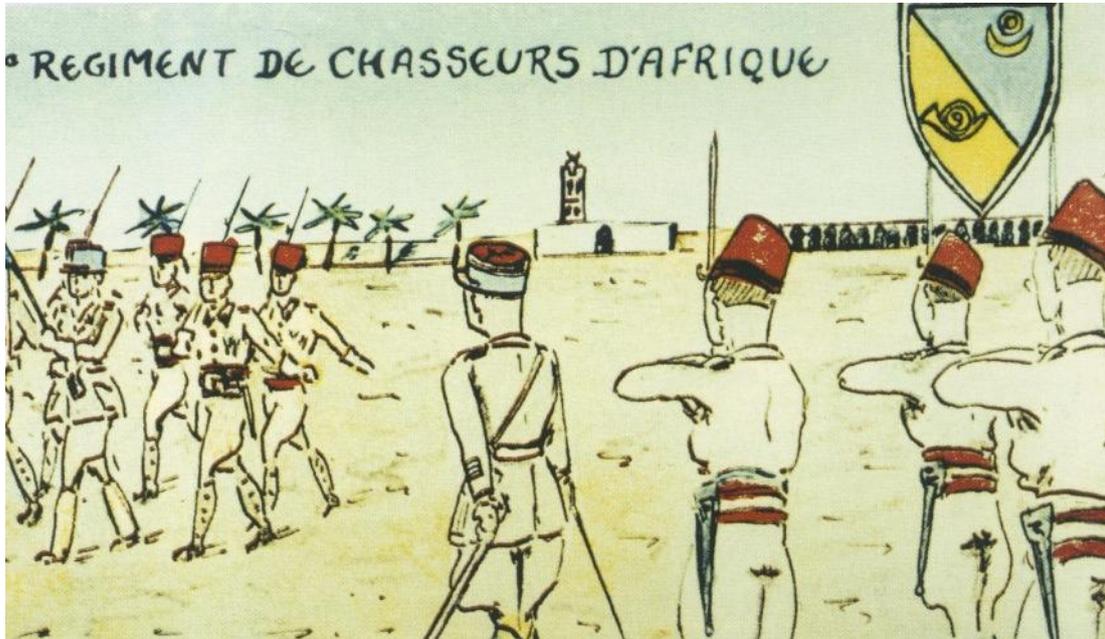


Les mémoires de Grand-Loup.

C'est nous, les Africains ...

qui revenons de loin ...



Le marché aux bestiaux

A peine débarqués du "Sidi Brahim", on nous regroupe dans un vaste hangar du port de Casablanca. Là, nous sommes attendus par un grand et beau général. Ce grand et beau général nous adresse une harangue que l'on peut résumer ainsi :

- *"Vous êtes les meilleurs "* (pas nécessairement exact, mais très agréable à entendre.)
- *"L'armée vous attend "...* (au coin du bois ?)
- *"Nous allons vous conduire dans une caserne où vous choisirez votre arme et votre régiment " etc... etc...*

Nous passons auprès des charmantes dames de la Croix Rouge Casablancaise qui nous offrent le pot d'accueil ... et leur charmant sourire. Puis, nous embarquons dans des G. M. C. flambant neufs.

Notre convoi sort du port et double une longue colonne de chars Sherman frappés de l'étoile blanche américaine. Je suis fasciné par ce spectacle. Aucun doute, voilà le fer de lance d'une armée moderne. J'oublie sur le champ mes intentions de servir dans l'infanterie coloniale. Il me faut les blindés et, bien naturellement, puisque je suis gaulliste depuis 1940, une unité à croix de Lorraine. Mon choix est parfaitement clair.

Nos G. M. C. entrent dans une fort belle caserne de Casablanca. Les portes se referment et nous prenons conscience d'une situation anormale. Des tirailleurs sénégalais, baïonnette au canon, sont disposés tous les 20 mètres le long du mur d'enceinte et ils nous font face. C'est fort déplaisant. Que se passe-t'il ? On nous explique la nécessité d'un filtrage minutieux par la Sécurité Militaire, des éléments douteux pouvant s'être glissés parmi nous.

Les mémoires de Grand-Loup.

Nous comprenons. C'est déplaisant, mais nécessaire. Notre première journée est ainsi consacrée à un interrogatoire complet, puis à des démarches administratives concernant nos pièces d'identité.

Le deuxième jour, s'ouvre enfin le "marché aux bestiaux. Des représentants de toutes les armes et de toutes les unités viennent plaider leur cause. Ces officiers devraient se limiter à une action d'information militaire ; mais certains ne peuvent s'empêcher de politiser le débat. C'est ainsi que nous apprenons l'existence d'un différend entre le Général Giraud (l'homme de Roosevelt), et de Gaulle (l'homme de Churchill).

Le premier était déjà un brillant général d'armée en 1938, à Metz, où le second, colonel, servait alors sous ses ordres. Cette subordination ancienne ne facilitera pas leurs rapports en 1943.

En 1941 les Américains avaient misé sur Weygand, le proconsul nommé à la tête de l'Afrique française. Celui-ci, dès le lendemain de l'armistice, prônait ouvertement l'esprit de revanche. Aussi Hitler exigea-t-il son rappel en métropole en Novembre 1941. Les Américains jouent alors la carte Giraud. Le père Giraud, soldat d'une grande témérité, a fait une évasion spectaculaire de la forteresse de Koenigstein (Allemagne de l'Est) au cours de l'été 1942. Récupéré en catastrophe et en sous-marin le 6 novembre 1942, dans le cadre de l'opération "Torch, il n'a d'autre ambition que de remettre l'armée française au combat, après l'avoir fait rééquiper par les U.S.A. Il y eut aussi le bref intermède de l'amiral Darlan qui se terminera par l'assassinat de celui-ci le 24-12-1942.

Après ce court rappel historique, je peux retomber au ras des marguerites, c'est à dire à ma première journée sous les drapeaux.

Pour ma part, ma décision est prise et elle est irrévocable. Je vais aller, sans perdre une minute, m'engager à la toute nouvelle 2^{ème} D.F.L. (*Division Française Libre*) du général Leclerc qui deviendra la 2^{ème} D.B. en août 1943 (Créée sur le papier la veille de notre arrivée à Casablanca, il faut trouver 15.000 hommes, avec l'encadrement et les techniciens correspondant. Ce n'est pas une mince affaire).

Quand j'arrive au stand des F.F.L., (forces françaises libres) pour signer mon engagement, un jeune lieutenant, entouré d'une vingtaine de mes camarades, nous impose une harangue avant de recevoir notre signature. Il nous tient un discours aberrant :

"Venez chez nous ; l'avancement y est plus rapide et nos soldes y sont supérieures "

(Ce type n'a rien compris. Nous n'avons pas franchi les Pyrénées pour une sordide question de fric.)

- Si vous choisissez le 12^{ième} Régiment de Chasseurs d'Afrique (12^{ième} R.C.A.), sachez qu'on l'appelle le 12^{ème} S.S.

- Si vous vous engagez au 1^{er} R.C.A., sachez qu'on l'appelle le 1^{er} Nazi etc.... etc....

C'est l'horreur ! Où est l'union sacrée dont nous avons rêvé ? Je ne suis pas le seul à être indigné. Nous sommes une bonne dizaine à quitter ce lieutenant stupide. Comment l'entourage de Leclerc a-t-il pu désigner un ambassadeur aussi bêtement sectaire ?

Ce jeune chien aura réussi la performance de me détourner de mes intentions initiales. J'aurai toujours un petit regret au fond du cœur, celui de n'avoir jamais servi sous les ordres du général Leclerc qui bénéficiait, à mes yeux, d'un prestige incomparable.

On nous parle d'un régiment de chasseurs de chars déjà prêt à partir au combat. Il s'agit du 7^{ème} R. C. A., basé à Benchicao, à cent kilomètres au Sud d'Alger.

Je signe sans hésitation pour le 7^{ème} R. C. A. ; puis je vais rejoindre, chez les marins, mon ami Médéric. J'essaie de l'entraîner avec moi, dans les blindés. Rien à faire. Il reste fidèle à Poséidon. Son attachement à l'eau salée est plus fort que les liens de l'amitié. Nous nous séparons fort tristement, le soir même, pour rejoindre nos unités respectives.

Les mémoires de Grand-Loup.

L'évocation de cette journée du 30 Juin 1943, premier carrefour de mon itinéraire militaire, me conduit à vous faire connaître les raisons des passions, parfois féroces, et des pressions qui se sont exercées sur les évadés de France.

Si le général Giraud fut, au plan politique, un véritable enfant de cœur, il faut lui rendre cette justice qu'il a su obtenir de Roosevelt la fourniture du matériel correspondant à 8 divisions dont trois divisions blindées. Le général de Gaulle, bête noire de Franklin Roosevelt, n'aurait pu obtenir ce résultat. Pourquoi cet ostracisme du président américain pour de Gaulle? Manarf.

Je ne sais pas.

Malgré la mobilisation de tous les français d'Afrique du Nord de 18 à 40 ans, il fallait encore davantage de personnel européen pour servir le matériel moderne qui sortait des arsenaux américains.

Pour le général Leclerc, les besoins étaient encore plus pressants. En effet, l'épopée de sa campagne du Fezzan avait été réalisée par une troupe qui ne dépassait pas 3.000 hommes, dont 7 à 800 européens. Les Américains exigeant des troupes blanches pour servir dans les blindés, Leclerc confie une partie de ses africains à la 1^{ère} DFL (Division Française Libre) et il renvoie les autres au Tchad. Au moment où le 27 Juin 1943, il reçoit la mission de créer la 2^{ème} D.F.L., future 2^{ème} D.B. (deuxième Division Blindée), il lui faut trouver 14.000 européens déjà formés et encadrés. C'est la raison pour laquelle on lui affecte, en Août et Septembre 1943, des régiments complets et constitués de la bonne vieille "Armée d'Afrique". Pour certains de mes lecteurs, ce sera probablement une découverte : cette division, réputée "gaulliste pur sucre", fut composée d'unités créées par le Général Weygand. Quand on connaît la vindicte inexplicable du Général de Gaulle pour le vieux chef d'état-major de Foch, on peut sourire !

Voici la liste de ces unités :

1) - Le fameux 12^{ème} R. C. A., (Régiment de Chasseurs d'Afrique), qui ne sera plus jamais appelé le 12^{ème} SS, commandé par le colonel de Langlade. Ce régiment, envoyé au Sénégal en 1941, équipé de chars Somua, composé d'un personnel de haute qualité, bien entraîné, vient de réaliser des exploits face à Rommel sur le front de Tunisie. D'autre part, Leclerc et Langlade se sont connus et estimés au cours de la campagne du Maroc, dans les années 1927-1929 (Langlade est son aîné de 7 années). Leur bonne entente était donc assurée, point capital pour le très jeune général.

2)- Le 12^{ème} Cuirassiers formé avec d'autres escadrons du 12ème R. C. A. et aussi avec les renforts des autres régiments de cavalerie d'Afrique. (C'est ainsi que mon ami Robert Coquelet, du 4^{ème} R.C.A., a été affecté à la 2ème D.B.).

3)- Des marins, restés farouchement fidèles au Maréchal Pétain jusqu'en 1943, qui formeront son régiment de "chasseurs de chars" : le régiment blindé de fusiliers marins (R.B.F.M.)

4)- Les anciens du Corps Franc d'Afrique créé le 8 Novembre 1942 par les généraux Mast et Montsabert, qui formeront le noyau du régiment du Tchad. Une compagnie de ce corps-franc était constituée par d'anciens républicains espagnols volontaires pour combattre le nazisme au sein de l'armée française. Les évadés de France arrivés au cours de l'été 1943 formeront l'essentiel de ce régiment d'infanterie.

Il faut porter au crédit de Leclerc qu'il sut, grâce à sa très forte personnalité et à son rayonnement exceptionnel, créer l'amalgame d'unités encore très imprégnées de passions politiques violemment opposées en juillet 1943.

Malgré ces apports massifs de la vieille Armée d'Afrique, les besoins de la 2^{ème} DB ne sont pas encore satisfaits. Si l'on en croit les chiffres du tableau ci-dessous de Mme Eychenne,

Les mémoires de Grand-Loup.

(Professeur d'histoire et écrivain spécialiste des évasions par les Pyrénées), l'aura personnelle du général Leclerc lui permettra de se tailler la part du lion avec 6.500 engagements parmi les évadés de France :

Evadés de France par les Pyrénées	33.000
Pris par les Allemands et déportés	2 000
Morts pendant le passage de la frontière	105
Morts en internement en Espagne	110
Revenus en France après séjour en Espagne	1 500
Arrivés et engagés en Afrique du Nord	1960
Arrivés et engagés en Angleterre	3 400
Etrangers (Polonais, Belges etc...)	900
Etrangers engagés dans l'Armée française	900
Femmes, Hommes non mobilisables arrivés en A.F.N.	2 000

Répartition des engagés	
Engagés 2 ^{ème} DB	6 500
Engagés 1 ^{ère} Armée et Armée Italie	11 500
Parachutistes et commandos marine	5 000
Tués au combat	8 400
Disparus au combat	700

L'examen de ce tableau suscite quelques réflexions personnelles :

Les livres d'histoire de mes petits enfants magnifient la résistance intérieure et c'est très bien. Par contre, pas un mot sur les évadés de France qui ont, pourtant, versé un tribut assez lourd, ne croyez vous pas ? Un tué pour trois engagés : c'est cher payé, comme on dit en temps de guerre.

Quant à la vieille armée d'Afrique, on ne dit rien de ses campagnes de Tunisie, d'Italie, de France et d'Allemagne. Cela me choque profondément. Pas vous ?

Les voyages forment la jeunesse ...

Cette mise au point étant terminée, je peux reprendre mon itinéraire personnel dans cette période agitée par une violente et inutile opposition entre giraudistes et gaullistes.

Le 1^{er} Juillet, au petit matin (les militaires ne font pas grand-chose, mais ils le font toujours très tôt le matin), les cinq engagés du 7^{ème} R. C. A. sont conduits en gare de Casablanca où ils embarquent dans un train en partance pour Alger. Nous mettrons 8 jours pour parcourir les 1.500 kilomètres qui séparent les deux villes. Certes en 1943 le matériel ferroviaire du Maroc n'est plus de toute première jeunesse, mais ceci n'explique pas tout. Les trains venant de Tunisie, chargés à ras bord de prisonniers de "l'Afrikakorps", ont la priorité absolue (les

Les mémoires de Grand-Loup.

bateaux américains qui arrivent à Casablanca remplis de matériel de guerre repartent ainsi aux U. S. A. avec du matériel humain). Pour laisser passer tous ces convois venant de Tunis sur une ligne à voie unique, notre train est souvent arrêté pendant de longues heures dans des gares où le croisement peut s'effectuer.

A notre arrivée en gare d'Alger, après une semaine de canicule dans un compartiment de 3^{ème} classe bondé, nous ne sommes pas très frais. Nous passons la nuit au D. M. I. (Dépôt des Militaires Isolés) situé au bastion 15 sur le port d'Alger. Dans la soirée, des sergents recruteurs de la 1^{ère} D. F. L. viennent nous faire l'opération charme et trois des engagés pour le 7^{ème} R. C. A. écoutent le chant des sirènes. Il ne reste plus que Berthaud et votre grand-père pour embarquer, le lendemain, sur le G. M. C. qui rejoint Benchicao, petit bled situé à 20 km au sud de Médéa (Ben Chicao est un ancien camp d'internement utilisé par tous les régimes qui se sont succédé depuis 1941.)

Le colonel Van Heck, qui commande le régiment, paraît très heureux de recevoir ses premiers évadés de France. Il improvise un petit show pour entretenir le moral de sa troupe. C'est ainsi que nous nous retrouvons, le crâne rasé depuis l'Espagne et des vêtements quasiment "dégueu", au milieu du régiment formé au carré. Avec notre allure de S. D. F., Berthaud et moi ne savons pas très bien quelle attitude prendre. Le colonel, ancien patron des chantiers de jeunesse d'Afrique du Nord, a revêtu sa tenue "number one". Il est fort à l'aise et exécute son numéro à la perfection. Il tient un discours magnifiquement "pompiers" d'où il ressort que les meilleurs (c'est nous !) ont choisi le glorieux 7^{ème} R. C. A., premier régiment de T.D. (*Tanks Destroyers* chasseurs de chars) à avoir perçu tout son matériel pour aller en découdre avec l'ennemi.



Le général Giraud et le colonel Van heck

Une heure plus tard, je suis affecté au 3^{ème} escadron et on m'habille de pied en cap avec une tenue américaine toute neuve. Je suis beau comme un dieu. ...Enfin, presque ! Mes nouveaux camarades m'entraînent au foyer du soldat pour m'offrir le pot de l'arrivée. J'apprends, grâce à eux, comment ce 7^{ème} R. C. A. a été formé par une sélection effectuée sur les chantiers de jeunesse d'Afrique du Nord dont le colonel Van Heck assurait le commandement jusqu'en

Les mémoires de Grand-Loup.

novembre 1942. C'est la raison pour laquelle notre uniforme comporte encore la cravate verte et le béret vert. J'apprends aussi que notre colonel a fait partie du groupe qui a préparé, secrètement, le débarquement allié du 8 novembre 1942 en Afrique du Nord (Opération "Torch"). J'apprends enfin que, même à Ben Chicao, la campagne de désertion menée par les F.F.L., s'est opérée, conduisant à la disparition de 10 jeunes soldats du régiment.

Quelques jours après, c'est le 14 Juillet : Le régiment défile dans les rues de Médéa. J'aurais payé cher pour prendre place dans un char Destroyer mais, comme je ne sais rien faire, on m'a "cloqué" sur le siège arrière d'une jeep, un fusil tenu verticalement comme un cierge de premier communiant. Je n'ai pas l'air très malin, mais personne ne s'en aperçoit. Pas même votre Tante Paule (Madame Caniot) qui pourtant assistait à ce brillant défilé. Le lendemain, le lieutenant chef de mon peloton de T. D. me fait passer l'entretien habituel des jeunes recrues qui se termine ainsi :

" Alors, tu ne sais pas conduire ? "

-"Non mon lieutenant".

-"Si je comprends bien, tu n'as reçu aucune formation militaire ? "

-"Aucune, mon lieutenant ".

-"Eh bien, mon pauvre ami, je vais t'envoyer au centre d'instruction n° 101 à Camp Boulhaut au Maroc. "

Vous imaginez ma déception. On me retire aussi sec mon beau costard américain et je reçois, en lieu et place, une tenue d'hiver modèle 1935, une paire de brodequins et des bandes molletières que je n'ai jamais su enrouler correctement. On me fait, tout de même, cadeau du béret des chantiers de jeunesse. En quelques secondes, j'ai pris l'allure d'un prisonnier de guerre évadé. Seul de nouveau, votre Grand -Loup n'a pas le moral d'un vainqueur.

Ils s'instruisent pour vaincre " (Devise de Saint-Cyr)

Muni d'un ordre de mission réglementaire, je reprends le train mais, cette fois, en direction de Casablanca. Retour à la case départ. Le voyage dure six jours seulement, grâce à un vent d'été venu de l'Est, j'imagine. J'aurais pu, après ces voyages au long cours, concurrencer le cher Vincenot et devenir rédacteur à "la vie du rail. "On ne me l'a pas demandé.

Au D. M. I. de Casablanca, (Dépôt des isolés militaires), je suis retenu pendant deux jours, ce qui me permet de visiter la ville. En juillet 1943, Casablanca est peuplée d'Européens à 95 % et c'est déjà une très grande métropole toute neuve. C'est aussi une ville américaine, car tous les convois partis des arsenaux U. S. sont déchargés dans ce port. Des chaînes de montage pour les jeeps, les G.M.C. et les chars sont établies sur les plages. Cela fait penser à une véritable ruche, où s'activent des milliers de soldats et marins alliés de tous poils.

Je trouve même le temps d'aller au cinéma pour me régaler du fameux « Dictateur » de Chaplin.

Au D. M. I., on me trouve enfin un G. M. C. en partance pour Camp Boulhaut (Bourgade située à 50 km de Casablanca) et, dans la matinée, je me présente au commandant du centre d'instruction n° 101. Sur le mur du fond, je n'en crois pas mes yeux, trône encore le portrait du Maréchal Pétain. C'est dingue ! Où suis-je tombé ? Les vieilles passions ont la vie dure. Quelques semaines plus tard, cet officier sera viré.

Le peloton d'instruction dans lequel je suis incorporé est formé d'une trentaine d'évadés de France et d'une dizaine de Français de Tunisie. Parmi les évadés de France je peux citer :

- Griotteray dont le culot et la bonne humeur feront la joie du peloton. Deux mois plus tard, il sera parachuté en Aquitaine pour animer le réseau de résistance « Orion »

- Lemaigre-Dubreuil (fils ou neveu du P. D. G. de la Société Lesieur).

Les mémoires de Grand-Loup.

- Gilbert Belin, un « vieux » de 24 ans qui devint très vite un ami.
- Henri de la Bigne, un camarade épatant qui sera tué au Tonkin en 1950.
- Henri Petitjean Marillier et deux autres séminaristes des Missions Etrangères.
- Nicol, un Bordelais bourré d'humour qui nous a fait crever de rire, les soirs de dégageement et qui sera tué en Algérie au terme d'une carrière militaire bien remplie.

Dans ce peloton d'instruction, nous avons tout appris de la vie du petit fantassin au combat et pendant deux mois, nous avons fonctionné à 15 000 tours/minute sous la férule du sergent-chef Bonfils, un tirailleur, qui nous a menés avec rudesse et doigté à la fois. Merci, Bonfils, vous nous avez bien dressés.

Par un coup de baguette magique, notre petit groupe se transforme en peloton préparatoire à l'école d'élèves - officiers de réserve (P. P. E. O. R.). Ce fut donc, finalement, une chance exceptionnelle qui m'a conduit, avec tous mes camarades, à la 3^{ème} promotion de Cherchell prévue pour le 1^{er} octobre 1943. Vous constaterez, en suivant mon itinéraire, que j'ai toujours bénéficié d'une chance étonnante, chance qui m'a un peu quitté en Avril 1961 !

Pendant que nous apprenions à marcher au pas, à mettre l'arme sur l'épaule, à faire les bonds du voltigeur de pointe, les Américains et les Anglais avaient occupé la Sicile pour débarquer près de Naples le 9 septembre 1943. Dans le même temps, le Général de Gaulle avait bousculé le pauvre Général Giraud qui n'avait pas résisté à la poussée d'un jeunot aux dents longues. L'organisation du pouvoir politique avait placé deux co-présidents à la tête du comité français de libération nationale (C.F.L.N.). Deux têtes pour un seul poste, c'est une de trop ; c'est bien connu !

Le Général Giraud, paix à son âme, n'avait ni le goût du pouvoir politique, ni l'intelligence nécessaire pour conduire le pays dans une phase de grande turbulence.

Cherchell- Promotion "Libération " Octobre 1943 / Avril 1944

Nous arrivons donc à Cherchell fin septembre 1943. C'est un émerveillement ! La montagne, couverte de pins maritimes, tombe à pic dans la Méditerranée et les ruines de l'ancienne ville romaine ajoute encore au charme de ce paysage de rêve. Si la ville actuelle ne compte guère plus de 10 000 âmes, l'ancienne Césarée, capitale de l'Afrique romaine, rassemblait environ 50.000 personnes .

Les cavaliers sont logés dans les anciennes écuries militaires pompeusement appelées le quartier Rivet. Les biffins et les artilleurs sont installés à la caserne Dubourdiou. Au total, nous sommes plus de sept cents élèves - aspirants par promotion. (Il fallait de la chair fraîche pour répondre aux appétits du dieu Mars en 1943).

Le commandement nous a gâtés en sélectionnant des officiers - instructeurs de tout premier ordre:

Le lieutenant de Gastines, svelte et toujours élégant, exerce le leadership des chefs de peloton. Il a déjà une bonne expérience du combat car il a participé, brillamment, aux combats de mai -juin 1940 ainsi qu'à la campagne de Syrie.

Le lieutenant de Coëtgourden, arrivé un peu plus tard, fait notre admiration car il a une "gueule " terrible. Ses élèves l'appellent "le lion " et nous redoutons tous de passer avec lui les fameuses " tenues de campagnes", punitions spécifiques des élèves-aspirants. Ces punitions consistent à se présenter à l'officier de service en tenue de manœuvre, briqué, ciré, impeccable (En fait jamais suffisamment impeccable au gré du lieutenant de Coetgourden !).

Les mémoires de Grand-Loup.



Char SOMUA dans la cour du quartier Rivet.

L'aspirant Pialoux, qui vient de faire la campagne de Tunisie au 4^{ème} régiment de chasseurs d'Afrique, est un jeune chien plein d'allant, d'enthousiasme et d'autorité. C'est chez lui que je suis affecté.

Ce peloton Pialoux est constitué de garçons de diverses origines.

- D'une part, des jeunes sous-officiers sélectionnés pour leur qualité et qui, tous, ont déjà une expérience de la guerre. Ceux de l'Armée d'Afrique viennent de faire la campagne de Tunisie, (Pierrard, le "naïf s'en va-t-en guerre", en est l'archétype même). Les autres, qui viennent des F. F. L. (Forces Françaises Libres) comme Fedrizzi, Lay, Morin, Meurice etc.... ont fait la campagne de Libye. Nous les admirons sans réserve.

- D'autre part, les jeunes freluquets qui viennent de sortir du lycée, qu'ils soient évadés de France ou originaires d'Afrique du Nord. (J'entre évidemment dans la catégorie de ceux-ci, qui ont tout à apprendre).

En raison du rythme dingue imposé par nos instructeurs, des chahuts monstres et toujours nocturnes qui nous opposent fréquemment aux biffins de la caserne Dubourdieu, l'amalgame se fait très naturellement.

Les conflits "Vieux-Jeunes", "Gaullistes-Armée d'Afrique" disparaissent rapidement au profit d'une véritable et joyeuse fraternité. Pour ce qui me concerne, je garde de Cherchell une image pleine de soleil et d'éclats de rire.

C'est sur le Plateau Sud que nous apprendrons tous les secrets du combat à pied, avant de découvrir les plaisirs et le charme de la vie dans une tourelle de char.

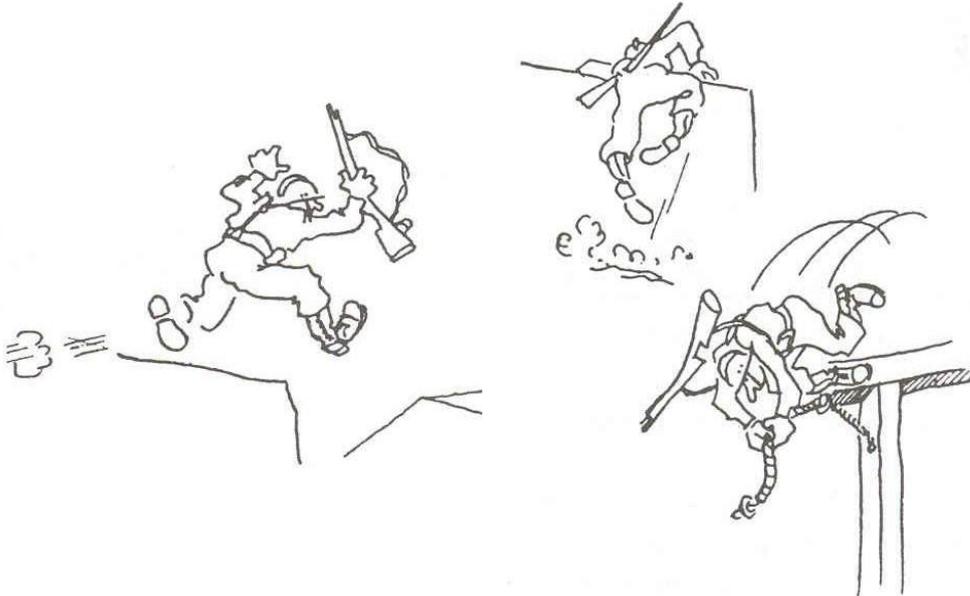
L'escadron Riondel dispose de tous les modèles de blindés américains en service en 1943. Nous apprenons à connaître le Sherman, le char léger M5 et le char-obusier M8. Nous possédons aussi des chars français comme le F.T. (antiquité de 1918 qui sert de décor à l'entrée du quartier), le char D 1 et un S. O. M. U. A.. Ce char extraordinaire est très agréable à conduire sur route comme en tout terrain. L'un d'entre-nous, que je ne nommerai pas, manque complètement le virage d'entrée au quartier et le char S.O.M.U.A. rentre directement dans les cuisines en fracassant le mur du bâtiment. L'incident fait du bruit dans Landerneau.

Les anciens sous-officiers des bataillons de chars sont tout à fait à l'aise dans la découverte des trésors techniques des blindés U. S. et ils nous aident, amicalement, à piger le fonctionnement de tout ce fourbi compliqué. Pour ma part, je fais une véritable allergie à la

Les mémoires de Grand-Loup.

mécanique et je regrette souvent de n'avoir pas choisi la biffe où tout est tellement plus simple. Chez les fantassins, quand on a répondu à la question "*De quoi sont les pieds ?*", on a fait le tour complet des problèmes techniques...

Au plan tactique, nos instructeurs nous apprennent le fameux principe "fixer et



déborder ". A la sortie de Cherchell, nous savons aussi commander une patrouille blindée, mais nos connaissances s'arrêtent à ce stade. Nous apprendrons le reste, bientôt, sur le terrain. Nos exercices blindés nous permettent de quitter Cherchell et de pousser des pointes de cinquante kilomètres à l'Est, jusqu'aux abords de la plaine de la Mitidja.

Nos reconnaissances se termineront souvent dans la petite cité de Marengo où est installée une école d'A. F.A. T. (personnel féminin de l'armée de terre). Quelle coïncidence, n'est ce pas ? Nous échangeons des saluts lointains, mais très affectueux avec ces charmantes personnes.

Souvent nos engins s'embusquent dans les ruines romaines de Tipasa, sous les fameux oliviers bimillénaires qui ont vu passer Scipion l'Africain (Dans ce cadre historique et sublime, nos manœuvres avaient une sacrée gueule, je peux vous l'assurer ...).

Au plan personnel, Cherchell a donné à ma vie une direction imprévue. L'un de mes camarades, Paul Gavalda, une bonne âme s'il en est, se met en tête de trouver une marraine de guerre pour tous les évadés de France n'ayant pas de famille ou d'ami en Algérie. Il me demande d'écrire à une certaine Malou Gil, habitant 4, rue Gustave Doré à Alger. Je me fais tirer l'oreille, car je n'ai jamais écrit à une "Pépée".

Finalement, c'est mon voisin de lit, Gilbert Belin, qui me rédige un brouillon de lettre. Gilbert Belin, c'est un peu le Musset du peloton. Il a une excellente plume. De plus, il est déjà fiancé et il sait parler aux femmes Il sait même leur écrire. Voilà comment j'ai pris contact avec qui vous savez pour passer une permission de 48 heures dans sa famille à l'occasion de Noël 1943. Je l'ai trouvée très mignonne et, début 1944, je n'avais plus besoin de Gilbert Belin pour lui écrire une lettre hebdomadaire.

Toutes les bonnes choses ont une fin. Au printemps 1944, nous subissons l'examen de fin de stage. Aidé par une très bonne performance au parcours du combattant, Grand-Loup réussit plutôt bien l'ensemble des épreuves. Il sort 10^{ème} sur 120 élèves, ce qui lui permet d'aborder "l'amphi de garnison" dans de bonnes conditions. Au cours de cet amphi, chacun choisit, parmi les régiments disponibles, en fonction de son classement. Notre major, Colment, opte pour la 2^{ème} D.B., ainsi que les quatre suivants. Colment est un ancien chef de char qui a servi sur le fameux B1bis. En Mai 40, il a détruit, à lui tout seul, 12 blindés allemands. Cet exploit

Les mémoires de Grand-Loup.

justifie la palme et l'étoile qu'il a obtenues comme simple sergent. Nous l'admirons sans réserve. Ce valeureux camarade sera tué dans son Sherman devant Strasbourg.

Quand mon tour arrive, un poste d'aspirant au 501^{ème} régiment de chars est encore disponible. Au moment où je vais me lever, on me passe un billet de mon ami Fedrizzi, un compatriote de Nancy, qui me demande de lui laisser cette place. Elle lui revient de plein droit. En effet, il appartient à ce régiment depuis 1939 et, blessé en juin 1940, évacué à Dunkerque, il a immédiatement rejoint les FFL. Décidément, les dieux de la guerre ne voulaient pas que je serve chez Leclerc. Je désigne donc le 2^{ème} Régiment de Spahis Algérien de Reconnaissance (R. S. A. R.) dont on dit grand bien autour de moi. Je ne le regretterai jamais.

Notre dernière journée à Césarée est fort occupée. Nous faisons la queue chez le maître-tailleur pour faire placer nos galons d'aspirant (quelle émotion !). Nous prenons pot sur pot pour nous dire adieu, puis nous faisons la queue pour recevoir notre ordre d'affectation et une permission de 20 jours.

Curieusement, ma formation d'officier s'arrêtera définitivement en ce jour d'Avril 1944. Plus tard, malgré mes demandes, je ne passerai jamais à Saumur et j'apprendrai mon métier sur le terrain. C'est notoirement insuffisant, on peut s'en douter.



Sur la route du tendre.

Très naturellement, c'est chez ma marraine de guerre que je vais passer ma permission.

Malou me fait connaître tous les hauts lieux de la capitale algérienne que nous parcourons tantôt à pied, tantôt en trolleybus. Très vite, nos relations passent de la vive sympathie à un sentiment plus profond. Comme on aurait dit à l'époque de Corneille, je lui déclare ma flamme et c'est un embrasement. En ce printemps 1944, les conventions limitaient sérieusement les dégâts de ce type d'incendie et l'usage des "canadair" n'était pas nécessaire. Les grandes audaces ne dépassaient guère le stade des baisers pudiques, je vous rassure.

C'est ainsi que je crois avoir embrassé votre grand-mère, pour la première fois, dans le cimetière Bru qui domine la rade d'Alger. Cela c'est passé au pied de la tombe de Savorgnan de Brazza dont j'ignorais la présence à Alger (on ne me dit jamais rien !). Le vieil explorateur du

Les mémoires de Grand-Loup.

Congo n'ayant pas protesté, nous avons donc profité de sa bienveillante compréhension. Ce brillant explorateur avait la maladie de la bougeotte, comme vous le savez. Même dans son cercueil, ce brave homme ne tenait pas en place : enterré à Dakar en 1905 ; on le ramène au Père-Lachaise. Il ne s'y plaît pas. Bang, on le transporte à Alger ! Il s'y trouve bien. Manque de pot, sa présence discrète ne plaît pas du tout à nos amis fellas. Le président Jacques Chirac obtient l'accord de nos amis congolais pour lui offrir, en 2006, une sépulture à Brazzaville ! Décidément notre brillant officier de la Royale, né à Rome et de nationalité italienne, avait le tracassin !

Mes futurs beaux-parents ont fait preuve d'une grande indulgence à l'endroit du jeune Lorrain qu'ils avaient eu la bonté et l'imprudance d'abriter sous leur toit.

Mais, hélas, les plus belles amours ne résistent pas au son du tambour. A l'issue de vingt journées idylliques, le devoir m'appelle au 2^{ème} Régiment de Spahis Algériens de Reconnaissance cantonné à Boukanéfis, village situé à 20km à l'Ouest de Sidi Bel Abbès.

Au moment de monter, une fois de plus, dans le train d'Oran, des sentiments divers et contradictoires agitent l'âme du jeune aspirant. La tristesse de quitter Malou, car je ne sais quand je la reverrai ; beaucoup d'enthousiasme et un chouïa d'appréhension en rejoignant mon régiment.

Sur le sentier de la guerre.

Après un voyage relativement court et sans histoire, j'arrive en stop à Boukanéfis. Mes premiers contacts avec le 2^{ème} Spahis algériens, sans être catastrophiques, ne sont pas des plus heureux. Vous aller en juger.



Dès mon arrivée, je me présente à mon Chef de corps, le Colonel Roger Lecoq.

C'est un homme d'une quarantaine d'années, un rien corpulent, au visage coloré, avec deux yeux bleus qui ne sont pas particulièrement affectueux. La voix est forte et autoritaire. J'apprends qu'il est lorrain et il se dit heureux d'accueillir un compatriote. Effectivement, la voix s'est faite plus chaleureuse et l'aspirant commence à se sentir presque à l'aise. Pas pour longtemps !

- *Alors, Heissat, vous avez donc choisi le 2^{ème} Spahis parce que vous êtes giraudiste ?*

Je réponds avec trop de spontanéité et beaucoup d'imprudance :

- *Non mon Colonel, j'ai toujours été gaulliste.*

Le Colonel devient cramoisi et paraît chercher son souffle... Aïe ! Aïe ! Aïe ! Je sens que j'ai mis à côté de la plaque. (Le sens politique, n'a jamais été ma vertu cardinale).

Le père Lecoq explose littéralement :

- Si vous êtes gaulliste, qu'est-ce que vous venez faire chez moi ? Dans mon régiment, nous sommes tous giraudistes. Je vous prends tout de même à l'essai. Si vous faites l'affaire, je vous garderai ; dans le cas contraire je vous virerai ! Au revoir Heissat !

Les mémoires de Grand-Loup.

Je sors de son bureau dans l'état d'esprit que vous imaginez... Pas de doute, je ne pouvais faire une arrivée plus catastrophique. ! Son officier-adjoint, le Capitaine Dauger, n'a apparemment rien perdu de l'entretien. Cet homme, un père blanc mobilisé en Novembre 42, est la bonté même. (Il terminera sa vie, contre son gré, à la tête de l'évêché d'Oran).

- Ne vous en faites pas, Heissat, le Colonel est bourru mais c'est un brave homme, il oubliera vite sa colère, j'en suis sûr. Il vous a d'ailleurs, affecté au 4^{ème} escadron, commandé par un grand seigneur, évadé de France comme vous. Tout se passera bien avec le Capitaine Baudouin.

Je le remercie, mais le moral en a pris un coup. J'ai hâte de connaître mes futurs compagnons et de me sentir accueilli de manière plus amicale. Pour la chaleur et la remise en confiance, on repassera !...

Sur le chemin du 4^{ème} escadron

Il est presque midi lorsque je sors du PC régimentaire et je me pointe à la popote des officiers du 4^{ème} escadron. Je découvre une baraque minable, presque un gourbi. J'entre dans une salle blanchie à la chaux, plus que pauvrement meublée. Dans un fauteuil d'osier, un très bel officier de cavalerie, le Lieutenant Philippe de Mérode, paraît absorbé dans la lecture d'un illustré. Je me présente :

- Aspirant Heissat, affecté au 4^{ème} escadron !

Le beau Lieutenant baisse son journal, m'examine assez longuement, en silence, puis laisse tomber :

- Ah ? Vraiment ?.... au 4^{ème} escadron ? ... Eh bien tant pis !

Et il se replonge, indifférent, dans sa lecture. La vache ! Je l'ai immédiatement détesté. Plus tard, quand nous serons enfin devenus des amis, il me dira :

- Ce n'est pas possible, je ne t'ai jamais dit ça !

Et pourtant, je n'ai pas rêvé ; il l'a dit et je n'ai pas tellement apprécié. Ce cinéma relevait, en fait, du dressage des jeunes aspirants ; mais je ne l'avais pas du tout compris.

Dans l'heure qui suit, arrivent les autres officiers du 4^{ème} escadron. Dans la vieille tradition du bizutage, tous les insignes de grade ont été joyeusement mélangés. Après trois anisettes plutôt corsées, l'aspirant, habituellement buveur d'eau, a les yeux qui se croisent. Je ne sais vraiment pas qui est le Capitaine Baudouin, qui est le Lieutenant de Vaublanc, qui est le Lieutenant de Coëtlogon, qui est le sous-Lieutenant Caniot.

Quand, le repas terminé, je suis invité à prendre la tête d'un détachement de spahis, armés de pelles, pour participer à la lutte antiacridienne, je suis enfin sûr d'une chose : cette fois, on est en train de se foutre de moi ! Eh bien ! Pas du tout ! Arrivé sur les bords de l'oued MEKERA, j'ai la surprise de rencontrer les détachements des autres escadrons.

Tout ce beau monde creuse des tranchées dans lesquelles viennent s'accumuler des millions de sauterelles qui seront arrosées de mazout et carbonisées dans un joyeux feu de camp.

Le soir, rentré à l'escadron, on m'affecte une chambre dans le village de Boukanéfis. Je m'y enferme, dès le dîner terminé. A l'issue d'une première journée plutôt malheureuse, je roule des pensées pessimistes. Je finis pourtant par m'endormir.

A trois heures du matin, on me réveille sans délicatesse. Un type coiffé du képi à velours amarante des médecins militaires, me demande, furieux, ce que je fais dans son lit ! Dans son lit ? Ah les vaches !

Il s'agit du Lieutenant-Médecin Ould Aoudia qui sera bientôt affecté dans notre escadron et deviendra un ami fidèle. Pour l'instant, il est rouge de colère et je sors vivement de

Les mémoires de Grand-Loup.

ses draps. Finalement, il se calme, il comprend ; il est compatissant et il m'offre même son fauteuil pour finir la nuit.

Cette arrivée fracassante au 2^{ème} R.S.A.R. me fiche un complexe dont j'aurai du mal à me débarrasser.

Je vais m'étendre un chouïa, plus qu'il ne faudrait peut-être, sur ce fameux problème d'intégration. Pour profiter pleinement de l'ascenseur social auquel chacun d'entre nous aspire, il faut faire un effort personnel d'adaptation. En ce qui me concerne, en Mai 44, mon problème se pose ainsi : Issu d'une famille très modeste d'origine paysanne, rien ne m'a préparé à vivre dans une réserve de "ci-devants", cavaliers légers de surcroît.

En effet, le groupe de mes nouveaux compagnons est composé, en majorité, de gentilshommes des vieilles provinces du Nord de la France. De plus, ce sont des "vieux" puisqu'ils flirtent presque tous avec une trentaine bien tassée. J'ai le sentiment d'être totalement étranger à leur clan et mon comportement manque singulièrement de souplesse (Les paysans lorrains, c'est bien connu, sont souvent trop rigides).

Il est peut-être temps que je vous les fasse connaître, mes futurs compagnons d'arme :



Notre Capitaine, Robert Baudouin, m'a été présenté comme un grand seigneur, et il l'est. Mince, de haute stature, il garde en toutes circonstances, un calme olympien. Sa courtoisie souriante n'exclut pas une grande fermeté d'âme.

Son autorité naturelle est presque physiquement palpable et ses lieutenants, qui sont presque tous ses anciens en âge, lui manifestent une grande déférence. On s'accorde, au régiment, pour lui prédire une très brillante carrière. Aujourd'hui, soixante ans après sa mort, je ne lui vois guère de défauts. Son intelligence vive, son idéal d'homme de guerre et de chrétien de grande roche, éclairent toutes ses actions ainsi que sa mort chevaleresque, mais prématurée. Pas de doute, à mes yeux, Robert Baudouin, c'est un templier égaré au XX^{ème} siècle.



Son adjoint, le Lieutenant de Vaublanc est le plus âgé d'entre nous : il a déjà plus de 35 ans. Père de famille nombreuse, sa bonté naturelle joint à sa disponibilité (l'adjoint n'est jamais accablé par les responsabilités), le conduisent à recevoir les confidences des âmes en peine.



Le Prince, Je vous ai déjà parlé de Philippe de Mérode, comme l'appelle familièrement ses hommes. Mérode, c'est un personnage de roman qui me fait penser à Pierre Fresnay dans "la grande illusion". Bien entendu, il s'exprime toujours dans un français "Grand Siècle". Je n'ai jamais rencontré plus anti-conformiste que lui, surtout dans la grande famille militaire.

Il affecte un cynisme qui lui est, en fait, totalement étranger. Je m'y laisserai prendre, comme un ballot. Pendant les mois qui précèdent le débarquement, je nourrirai à son endroit des sentiments contradictoires. Son humour décapant, parfois voltairien, souvent iconoclaste, s'exerce aux dépens de tous ceux qui l'entourent, sauf envers notre Capitaine. Pourquoi ? Je pense à une réponse simple : il admire sans réserve, le Capitaine Baudouin et, en bon féodal moderne, il lui a fait totale allégeance.

Les mémoires de Grand-Loup.

Dès le deuxième jour de ma présence à l'escadron, il m'a affublé du nom de « *tombé du nid* ». Ce titre me restera longtemps collé à la peau, pour ma plus grande fureur.



Je vous ai déjà présenté le Lieutenant Léonce de Gastines, mon chef de brigade à l'école de Cherchell. Très vite, on ne le désignera bientôt, dans son peloton comme à l'escadron, que par son prénom : Léonce. (Léonce a dit, Léonce demande, Léonce est furieux). Cyrard de la promotion 1939-1940, il porte déjà 4 citations à sa croix de guerre, ce qui est exceptionnel en 1943.

C'est un homme délicieux quand on le connaît bien, mais son caractère épineux et son tempérament vif-argent n'aident pas les premiers contacts.

Le Capitaine m'affecte dans son peloton en qualité d'adjoint et cette décision ne facilitera pas nos rapports. En effet, Léonce continue à me traiter en élève -aspirant plutôt qu'en adjoint. Cette situation me conduira très vite à ruer dans les brancards, pas toujours avec discernement, j'en conviens bien humblement.

Le sous-lieutenant de Coëtlogon est arrivé à l'épaulette (nomination au grade d'officier) après un long passage chez les sous-officiers. Aussi n'est-il pas loin d'atteindre ses 35 printemps. C'est un homme d'une grande droiture qui saura, bientôt, manifester le courage et la fougue des chouans, ses ancêtres en ligne directe.



The last but not the least, c'est notre ami Guy Caniot, le chef du 2^{ème} peloton. Deux raisons se conjuguent pour nous rapprocher... D'abord, il est jacobin, comme "Grand-loup". Ensuite, il est gaulliste. Je crois bien qu'en Mai 1944, nous sommes les deux seuls officiers gaullistes du régiment. Dans ce groupe de fortes personnalités, il fait face à ses camarades avec beaucoup de panache, grâce à son humour, parfois féroce; à la Clémenceau. Il m'a pris sous son aile et je profite sans vergogne de sa protection.



Ce tour d'horizon ne serait pas complet, si je ne parlais pas du Capitaine (de réserve) Ordioni. Il fait partie de l'état-major du Colonel Lecoq, mais il s'est lié d'amitié avec le Capitaine Baudouin. Il vient presque chaque soir à la popote de notre escadron. Baron d'Empire, (il le rappelle bien volontiers), c'est un charmeur et un fort brillant conteur. Avec des attitudes et des inflexions de voix qui rappellent Sacha Guitry, il nous tient en haleine grâce à sa provision d'histoires drôles.

Il entretient des relations privilégiées avec Mérode qu'il surnomme Othello pour la grande fureur de celui-ci. Pas très futé, je mettrai quinze jours avant de comprendre sa plaisanterie.

Les mémoires de Grand-Loup.

Par ailleurs, depuis 1941, il a été le témoin de tous les événements qui ont agité la grande capitale algérienne en cette période fertile en rebondissements. Il nous fait des confidences sur les journées de novembre 1942, sur l'affaire Darlan, sur les démêlés de Gaulle – Giraud etc. ...Il nous fait également revivre ses entretiens avec le comte de Paris en décembre 1942.

Bref, il nous confie, avec plus de 20 ans d'avance, tous les secrets qu'il exposera dans son livre "*Tout commence à Alger 1940-1944*", document indispensable aux jeunes historiens avides de connaître la vérité sur cette époque riche en retournements de situations.

En fait, vous le voyez, "*tombé du nid*" bénéficie d'une chance exceptionnelle, celle de vivre au contact de personnalités de tout premier ordre. Or, je me crois exclu du groupe de mes anciens et j'en suis fort malheureux.

Il faut dire que je suis désigné, dès mon arrivée, comme popotier du 4^{ème} escadron. Ce poste est attribué, par tradition, au plus jeune dans le grade le moins élevé. C'est un rôle de maîtresse de maison qui n'est pas une sinécure. Il faut trouver du ravitaillement, établir les menus, surveiller le cuisinier, tenir les comptes, recevoir les invités etc...Ma prestation n'est pas des meilleures ; elle frise même le désastre. Inutile de vous dire que l'aspirant est accablé de sarcasmes. J'en fais, bêtement, une montagne alors que, de toutes manières et par une longue tradition, il entre dans le rôle du popotier de se faire copieusement engueuler par ses anciens.

Parmi les invités illustres que j'ai eus l'honneur de faire "jeûner" à la popote de 4^{ème} escadron, je citerai les chefs d'escadrons Rouvillois, Groult de Beaufort, Dillon, etc... Ce dernier, Dillon, compositeur de musique apprécié de l'intelligentsia, avant d'être tué par les Viets en Indochine, fut le héros d'une petite histoire que je brûle de vous raconter. Le Colonel Lecoq vient de recevoir son fanion qu'il a dessiné lui-même. Il est très fier de sa devise, un brin glorieuse : "*Je chante et combats*". Malheureusement, le maître-tailleur, en difficulté avec la grammaire française a oublié le "s" à combats. Dillon aurait pointé le doigt sur l'erreur en distillant une phrase "assassine " " *ah ! Je comprends mon colonel, vous avez voulu dire "je chante, et il combat*". Le pauvre Dillon n'a pas fait un long séjour au P.C régimentaire.

Quand j'arrive dans mon escadron, les spahis sont presque tous européens. Les trois-quarts sont des "Pieds-noirs" mobilisés. Les autres sont des évadés de France.

Objets d'une sélection sévère, nos sous-officiers sont d'une qualité rare.

Les adjudants Vidal et Padilla, qui occupent le même poste que le mien auprès de Caniot et Mérode, sont des hommes d'exception ; je n'hésite pas à l'affirmer. Ils connaissent parfaitement le métier des armes et le maniement des hommes. Ils ont déjà combattu en Mai 1940 et ils peuvent même, en cas de nécessité, remplacer leur patron au pied levé ; ce que le jeune aspirant est bien incapable de faire...

Au total, ce 4^{ème} escadron rassemble un échantillon humain très largement supérieur à la moyenne nationale. Heureusement pour nous !

Voilà, le décor est planté!

Ce prologue aurait pu être plus court ; mais il vous permettra de comprendre, je pense, comment s'est façonnée, sous les armes, la personnalité de "Grand-loup". Je me permets de vous rappeler que j'ai tout juste vingt ans quand j'arrive au 2^{ème} régiment de spahis algériens. N'ayons pas peur des mots, je suis encore un galopin.

Et maintenant passons aux choses sérieuses. Si j'ai fait un si long chemin, c'est bien pour participer à la guerre de libération de notre vieux pays. Eh bien, allons-y et ne perdons pas de temps en vains bavardages !!!